

non moins persévérants dans leurs études. Je n'insisterai donc point. A l'autre extrémité de la ligne, je rencontrais les devoirs d'enfants de dix à douze ans, auxquels on avait donné à raconter l'*histoire d'un vieux parapluie*. Le sujet avait quelque chose d'original et prêtait au développement. Par ci par là, je découvrais ce que j'appellerai des germes d'imagination, si le terme n'était peut-être un peu ambitieux, mais ce n'étaient que de très-rare exceptions; de ces exceptions j'en extrais une charmante de naïveté et de simplicité. Quoique j'aie eu le tort d'oublier le nom de l'auteur, je lui fais mes compliments sincères de son petit travail.

Le voici :

« On m'acheta autrefois pour une très-jolie petite fille, et comme j'étais tout brillant de neuf, elle se servit de moi pendant deux ans, après quoi elle mourut. Alors je fus relégué dans un galetas, où je restai très-longtemps couvert de poussière et de toiles d'araignée. Le seul être humain qui vint me voir était un chat noir, lequel arrivait tous les jours avec un os pour le ronger sur moi. Bientôt je ne fus plus que saleté. Un jour on me vendit à un colporteur qui m'emporta dans sa famille. Là je fus foulé aux pieds, bousculé, percé de trous, traité fort cruellement par les enfants, et maintenant je ne suis bon à rien du tout. »

Est-ce là le travail spontané et original d'un enfant de neuf à dix ans, doué d'une intelligence plus qu'ordinaire ? Evidemment oui, et j'en ai pour preuve cet adorable être humain qui n'est qu'un chat noir, venant chaque jour ronger son os sur le pauvre parapluie délaissé. On n'invente pas ces choses-là et, pour ma part, j'aurais été désolé qu'un maître maladroit fût venu effacer d'un trait de plume ce certificat d'identité, que le petit écrivain s'est délivré d'une façon tout à fait inconsciente. Mais à part cet incident risible, qui a bien son mérite intrinsèque, comme cette courte histoire est bien menée d'un bout à l'autre ! Comme le parapluie nous apparaît pimpant, semillant, brillant dans la fluette main de la gentille fillette, sitôt fanchée, hélas ! Comme aussi la chute est rapide à partir de sa mort ! Le malheureux parapluie s'est-il douté qu'on l'a relégué au galetas précisément pour écarter un souvenir douloureux ? Je ne le crois pas, mais le lecteur le comprend à demi-mot, et cela suffit.

En tout cas, à partir de ce moment le drame se précipite vers son triste dénouement, si bien que personne ne s'étonne de cette sombre péroraison. *Et maintenant je ne suis bon à rien du tout.* P plaisanterie à part, il y a du talent dans cette composition.

Il me serait impossible, on le conçoit, d'entrer dans autant de détails sur les autres compositions : il me suffira donc de dire qu'après en avoir lu un grand nombre, je suis arrivé à cette conclusion qu'en général elles ne dépassent pas une bonne moyenne, ce qui est déjà un avantage assez considérable, si l'on y ajoute encore que les fautes d'orthographe ou de grammaire y sont rares. Mais il en ressort aussi pour moi avec évidence que la collection de devoirs publiés par M. Buisson forme une exception et a dû être choisie dans toutes les parties de l'Union par les surintendants américains en vue de l'Exposition de Philadelphie. Je m'en étais douté : en tout cas, voilà nos lecteurs avertis.

Restent les autres travaux. A en juger par ceux que j'ai eu sous les yeux, l'arithmétique est enseignée, soit pour la théorie, soit pour la pratique, d'une façon simple et en vue des futures professions que prendront la plupart des élèves. Or, comme nous sommes en présence d'une population urbaine, il doit en être *a fortiori* de même dans les campagnes. Les problèmes les plus ordinaires portent sur la règle d'intérêt simple et composé, sur les proportions, sur les billets à ordre. L'escompte, le change, etc., pour les classes plus avancées, tandis que les basses classes ne dépassent guère les quatre règles. Loin d'en faire un sujet de h. ac, j'y applaudis. En revanche le calcul mental occupe avec raison une grande place dans l'enseignement américain. J'en ai trouvé de nombreuses traces dans les divers travaux qui m'ont passé par les mains, plus nombreuses encore dans les prescriptions des surintendants et du *Board of education*.

Le lecteur doit s'apercevoir que j'ai étudié consciencieusement cette partie de l'Exposition scolaire à l'étranger. Il doit m'en savoir gré, car c'est un pénible labeur de lire les devoirs des écoliers américains. Je m'explique. Cette difficulté provient de deux causes, la blancheur de l'encre avec laquelle ils écrivent et le caractère même de l'écriture. En parcourant ces pages bien alignées, nettes et généralement lisibles, j'étais souvent obligé de me servir d'une loupe pour déchiffrer les mots, et je me demandais naturellement ce que peut devenir à la longue la vue des enfants condamnés à se servir d'une encre aussi pâle. C'est un point sur lequel j'attire l'attention des oculistes de New-York, de Boston et de Cincinnati.

En second lieu, le caractère même de l'écriture américaine augmente encore cet inconvénient. C'est une anglaise cursive, mais formée uniquement de déliés. Les pleins font absolument défaut, et on y tient beaucoup, paraît-il, de l'autre côté de l'Atlantique. Vous avez donc devant vous une longue procession de lettres maigres, efflanquées, ne se tenant pas debout. Je les appellerais volontiers des squelettes de lettres, dépourvues de toute chair, n'ayant que les os, et encore quelle ossature ? Nous trouvons mieux que cela en France et ailleurs.

Aussi, chose curieuse, les petits Américains écrivent-ils fort bien leurs devoirs en allemand ; ce qui m'amène à vous parler de l'étude des langues vivantes dans les écoles publiques. Le français et l'allemand, voilà les deux idiômes facultatifs prescrits par les programmes. Eh bien, si je consulte la plupart de ces gros volumes rangés devant moi, je n'y découvre que des devoirs allemands, tous bien écrits et la plupart avec une grande correction grammaticale. Dès le premier coup d'œil on s'aperçoit que l'allemand tient une large place dans l'éducation, et par contre dans la vie de l'Américain. Le parle-t-il aussi bien qu'il l'écrit ? C'est un fait que je n'ai pu constater, mais je n'en serais nullement étonné, et voici pourquoi.

Le flot de l'immigration qui, depuis tant d'années déjà, amène sur les bords de l'Hudson tant de milliers d'Européens, se compose d'un énorme contingent d'Allemands. Cette population germanique s'élève aujourd'hui, si je ne me trompe, à neuf millions d'habitants, transformés bien vite en neo-Américains, grâce aux facilités qu'offre aux étrangers la législation des Etats-Unis sur la naturalisation. Ces Allemands, généralement pourvus d'une instruction sérieuse, qu'ils ont puisée dans leur patrie primitive, conservent aussi pour la plupart leurs usages et leur langue dans leur pays d'adoption. En revanche, ils se font rapidement aux mœurs républicaines des Etats-Unis, se montre à la fois tenaces et ardents dans leurs entreprises agricoles, industrielles ou commerciales ; bref, ce sont des gens avec lesquels il faut compter, car ils pèsent déjà dans les élections, et l'on sait jusqu'à quel point on use et abuse du système électif en Amérique. Maintenant vous comprendrez facilement pourquoi l'on y montre tant d'empressement à faire apprendre l'allemand aux enfants d'origine anglo-saxonne : c'est non, comme chez nous, affaire d'angouement, mais d'utilité réelle, je dirais presque de nécessité. En toutes choses, encore une fois, les Américains sont gens pratiques.

Il existe pourtant une lacune très-grave dans ces divers travaux d'élèves. Le nom de Dieu ou de Religion n'y apparaît nulle part. Sont-ils païens, sont-ils chrétiens, ne sont-ils rien du tout, ces milliers d'enfants qui sont venus là apporter leur contingent à l'Exposition universelle de 1876 ? Telle est la question qui s'imposerait naturellement à l'esprit, si l'on ne savait que la multitude infinie de sectes protestantes pullulant aux Etats-Unis a produit ce résultat déplorable de bannir de l'école tout enseignement chrétien. Déplorable, je le dis à dessein, car je ne puis oublier les honteux scandales de vénalité et de corruption dans les fonctions publiques qui souillent aujourd'hui les annales américaines. Ces *politiciens* vendant au plus offrant et se disputant les places comme une curée, comme des dépouilles opimes, ont été élevés dans ces écoles, ont été formés sur les bancs de ces classes si bien tenues : où est leur moralité, où est le sentiment du devoir et de l'honneur ?

Ah ! croyez-le bien, j'écris ces paroles de deuil au cœur et la tristesse au front, non en ennemi systématique de la République américaine, dont j'ai étudié et admiré l'histoire, ni d'aucune autre république ; ce que je dis, c'est par amour de la vérité, pour l'acquisition d'une conscience : *Amicus plato, magis amica veritas*. Et pourquoi n'ajouterais-je pas : je le dis pour l'enseignement de la France ! — (L'Education). — C. F. L.

TRIBUNE LIBRE

Mathématiques (Suite)

PROBLEME No.

1. Le premier terme d'une progression géométrique est 3, le quotient 5, et la somme des termes 55593. Quel est le nombre des termes ?

$$\begin{aligned} n, \text{ inconnu. } \quad & \left\{ \begin{array}{l} \text{3e formule :} \\ a = 3 \\ q = 5 \\ s = 55,593 \end{array} \right. \quad \left\{ \begin{array}{l} S = a \frac{(q^n - 1)}{q - 1} \\ 55593 = 3 \frac{(5^n - 1)}{5 - 1} \end{array} \right. \end{aligned}$$

$$234,372 = 3 \times (5^n - 1)$$

$$78,124 = 5^n - 1$$

$$78,125 = 5^n$$

$$\sqrt[n]{78,125} = 5$$

$$\text{Log. de } 78125 = \text{Log. } 5.$$

$$\text{Log. de } 78125 = 14 \quad \left\{ \begin{array}{l} \text{Tables ci-dessus, quot.} = 5 \\ 5 = 5 \end{array} \right. \quad \left\{ \begin{array}{l} p. 67. \end{array} \right.$$

$$\frac{14}{n} = 2; 2n = 14$$

$$\text{Rép. } 7.$$